



— GIOVANNI LISTA —
LE FUTURISME

— TEXTES ET —
MANIFESTES 1909-1944

Les classiques de
CHAMP VALLON

LE FUTURISME : TEXTES ET MANIFESTES

Le présent ouvrage est publié
avec le concours du Centre National du Livre

Illustration de couverture :

*Fortunato Depero, New York New Babel : Skyscrapers and Tunnel, 1930, tempera sur papier, 68 x 102 cm.
MART- Museo di Arte Moderna e Contemporanea, Rovereto.*

© 2015, ÉDITIONS CHAMP VALLON, 01350 CEYZÉRIEU

ISBN 979-10-267-0010-4

www.champ-vallon.com

GIOVANNI LISTA

LE FUTURISME

TEXTES ET MANIFESTES

1909-1944

CHAMP VALLON

NOTE

Sous la direction et la supervision de Giovanni Lista, les textes et les manifestes ont été traduits par Françoise Brun, Annick Castiglione, Gilles Demonet, Valentina Gardet, Annette Lenormand, Emilie Magdalinski, Claude Minor, Nicole Minor, Olivier Morin, Xavier Nueno, Danielle Nuiakonët-Scialino, Irazú Oseguera, Charlotte Saurat, Nina Spartà.

Les textes et manifestes réunis ont été traduits principalement de l'italien, mais aussi de l'anglais, du catalan, de l'espagnol, du hongrois, du polonais, du portugais, du roumain, du russe et du tchèque. Les textes publiés directement en français par F. T. Marinetti, à l'époque, ont été respectés dans leur intégralité, même lorsqu'ils contiennent des erreurs évidentes de dates, des italianismes ou des imperfections de langage.

La transposition des compositions typographiques a été réalisée par Jean-Nicolas Lechat.

L'auteur remercie tout particulièrement Anne-Sylvie Bonaud, Giuseppe D'Errico, Silvia Rossicone, Luciana Spina pour l'aide apportée à ses recherches.

INTRODUCTION

LA RÉVOLUTION FUTURISTE

Le futurisme n'est pas une école de peinture ou un courant littéraire, c'est une vision du monde et une attitude de l'esprit. D'un point de vue historique, celles-ci se sont exprimées dans un mouvement d'avant-garde qui a voulu promouvoir non seulement de nouvelles formes et pratiques de l'art, mais également de nouveaux modèles culturels, de nouveaux rapports sociaux et un nouveau style de vie. Le futurisme a surtout engendré « l'art-action » qui donne un rôle social à l'artiste et fait de l'art lui-même un moyen de participation au monde concret et à son histoire en devenir. En préconisant la rupture avec le passé, l'écrivain Filippo Tommaso Marinetti, le fondateur du mouvement futuriste, a imaginé une véritable idéologie du futur en tant qu'espace infini de progrès et de liberté créatrice. Effacer le rôle du passé, faire table rase, signifiait abolir à la fois les hiérarchies politiques et les différences sociales, la légitimité des privilèges établis, les normes et les conventions héritées des traditions et des cultures ancestrales. L'homme conçu par le futurisme était déjà l'homme nouveau des nouveaux moyens de communication, du dynamisme des grandes villes trépidentes, l'homme des bouleversements sociaux, de la dimension universelle propre aux réseaux planétaires.

C'est en janvier 1909, à Milan, que Marinetti a publié le *Manifeste de Fondation du Futurisme*. Rédigé directement en français, le texte est paru à la fois en version italienne et en version française. Il s'agit d'un chef-d'œuvre où Marinetti a créé la dynamique et l'immédiateté d'un geste à travers les trois figures de style qui scandent les trois parties du texte et lui donnent l'ample souffle d'une respiration organique. Le manifeste s'ouvre par un prologue au style scintillant et épique, qui rappelle l'impérieuse solennité du *Zarathoustra* nietzschéen, la fatale progression des grandes décisions et la survenue d'un événement voulu par le destin. Le noyau central du texte, le programme en onze points, soit le décalogue biblique nanti d'un onzième commandement afin d'atteindre le chiffre porte-bonheur de Marinetti, se décline sur le ton péremptoire propre aux slogans politiques insurrection-

Introduction

nels et aux mots d'ordre des révolutions dans l'air du temps. Ce programme en onze points impérativement formulés préfigure l'agitation culturelle futuriste. Le texte s'achève par une brillante conclusion auto-ironique où se retrouve un écho de la comédie héroïque et tout particulièrement une réminiscence de la tirade finale du *Cyrano de Bergerac* d'Edmond Rostand. Le manifeste se développe ainsi dans une sorte de fluidité organique où la poussée initiale se renverse dans le reflux final, suivant la dynamique et la puissance d'une vague qui enfle à son départ, court à son sommet et s'abat enfin sur le rivage.

Dans le manifeste affleurent déjà, du moins partiellement, au milieu du rejet des valeurs canoniques de la tradition, les plus profondes convictions de Marinetti qui s'affirmeront fortement, nourrissant et exaspérant ses contradictions, au cours des années : le social-darwinisme, l'évolutionnisme des nations d'Herbert Spencer, la force de la pensée mythique dans la société moderne de Georges Sorel, la célébration de la violence en tant qu'énergie créatrice de Nietzsche, l'inéluctabilité et la nécessité de la guerre selon Joseph de Maistre, enfin le romantisme politique hérité du Risorgimento, ce long processus qui a conduit à l'unification de l'Italie. Infatigable, Marinetti va, pendant trente-cinq ans, dépenser son énergie et sa fortune dans une activité de tous les instants au service de sa créature : le mouvement futuriste. S'appropriant les méthodes modernes de la propagande publicitaire, qu'il utilise dans un esprit missionnaire appris chez les Jésuites, Marinetti va diffuser ses idées et ses théories en multipliant manifestes, conférences, meetings et spectacles de toutes sortes. Son dessein vise à faire advenir une nouvelle identité nationale, culturelle, moderne et antitraditionnelle, en Italie, et à propager, dans le monde entier, l'esprit futuriste.

Au niveau international, l'action de Marinetti fait naître, dans plusieurs pays, par réaction ou assimilation, des groupes et des courants qui, quoique sous des appellations différentes, se réclament des positions expérimentales ou révolutionnaires de l'avant-garde. Le fondateur du futurisme en reconnaît d'avance l'autonomie et la spécificité, car, affirme-t-il, « chaque peuple a son propre passéisme à renverser ». Ses idées sont parfois critiquées, ce qui signifie qu'elles constituent un repoussoir efficace pour penser la modernité. Même contesté, le futurisme ne cesse pourtant pas de jouer le rôle fécond de l'antithèse dans une dialectique des idées nécessaire à la naissance de la nouvelle culture des avant-gardes. Par son tempérament tout feu tout flamme et son ardente passion missionnaire, Marinetti n'est pas homme à laisser qui que ce soit indifférent. Aussi, c'est bien parce qu'ils ont été fascinés par son personnage et ses idées que quelques protagonistes de l'avant-

Introduction

garde, Tristan Tzara notamment, l'ont attaqué avec virulence. Mais, en homme de grande culture à l'esprit cosmopolite, Marinetti s'est toujours refusé à entrer dans ce genre de polémiques. Seul comptait à ses yeux le futurisme comme « religion du nouveau ».

Cependant, il n'a dévoilé que peu à peu, comme s'il s'agissait d'une doctrine ésotérique, le projet utopique réellement visionnaire sous-jacent à son futurisme : l'Artécratie ou « l'Art et les Artistes au pouvoir ». Cette vision est la solution qu'il a conçue en réponse à son intuition tragique de la nature humaine. À Alexandrie d'Égypte, Marinetti a fait ses classes au Collège des Jésuites français, établissement pour l'élite cosmopolite, qui dépendait du diocèse de Lyon. L'enseignement et les relations entre les élèves y étaient structurés selon les normes militaires des antiques légions de l'Empire romain. Les jeunes gens recevaient, en même temps qu'une formation classique rigoureuse, une éducation basée sur l'émulation jusqu'à la confrontation résolutive : seul comptait remporter la victoire. Entre autres souvenirs, Marinetti évoque les compétitions dans le grand parc du Collège où les élèves divisés en groupes nationaux devaient jouer à la guerre et s'affronter à coups de balles en chiffons remplis de sable. Il en a gardé un profond pessimisme : si luttes et conflits sont l'horizon existentiel et sociologique de l'homme, lequel obéit de la sorte à une pulsion fondamentale, la culture humaniste et la doctrine des Évangiles ne sont que des aspirations reposant sur du vide parce qu'elles nient la nature profonde de l'être humain. Tout en étant un être de raison, l'homme ne saurait échapper à ce qui en lui fait partie de la nature animale. Le comportement moral ne supprimera jamais l'agressivité, le goût du pouvoir, l'instinct de la lutte pour dominer l'autre. Les idéologies qui promettent une organisation politique des sociétés humaines aboutissant à l'égalitarisme et à la pacification universelle ne sont qu'hypocrisie et mystification. La seule solution à la déraison de l'*hybris* (ὕβρις) réside dans l'Artécratie qui sera réalisée par le futurisme. Les artistes au pouvoir seront capables de mettre en œuvre un programme d'initiatives permettant à chaque être humain d'exercer sa créativité et de satisfaire son individualisme. L'agressivité naturelle de l'homme sera ainsi canalisée dans l'art et dans les joutes artistiques. Chaque être humain sera un artiste et l'humanité pourra vivre une « vie-fête ».

Dans la période entre les deux guerres, lorsque l'Italie subissait la dictature du fascisme, Marinetti a renoncé à ses idées politiques pour se cantonner à un rôle de soutien officiel du régime de Mussolini. Face à ce changement, Erwin Piscator s'est déclaré profondément déçu : « Il avait défini notre type moderne d'*art politique dans la vie*. L'action politique de l'art, c'est une idée

Introduction

de Marinetti ! C'est lui qui l'a eue en premier, aujourd'hui il la trahit ! Marinetti s'est renié lui-même ! » Et de fait, sous le fascisme, le futurisme n'est plus un mouvement d'art-action, il ne remet plus en question l'art pour le réintroduire dans la vie. Ce qui revient à constater que, dans les années vingt et trente, le futurisme cesse d'être un mouvement d'avant-garde œuvrant pour une révolution globale. Marinetti a pourtant continué à défendre les idées artistiques et littéraires de son mouvement alors même que les principes de l'art-action et de l'Artécration étaient réduits à des formules rhétoriques. Cependant, il s'est farouchement opposé à tout « retour à l'ordre » et il a notamment réussi à repousser la tentative d'introduire en Italie l'opération contre « l'art dégénéré » conçue par le nazisme. Espérant qu'on lui accorderait une certaine influence et la possibilité de poursuivre la réalisation de ses idées culturelles et esthétiques, Marinetti a accepté plus d'un compromis avec le pouvoir politique. Il s'est, néanmoins, trouvé de plus en plus marginalisé et rejeté par le régime fasciste. Après avoir sombré avec la chute du fascisme et le désastre de l'Italie lors de la seconde guerre mondiale, Marinetti a été redécouvert par les historiens de la culture italienne qui se sont intéressés au rôle joué par le futurisme dans l'avènement de la modernité culturelle et artistique en Italie. Le fondateur du futurisme apparaît aujourd'hui, au-delà des contrastes de son itinéraire idéologique, comme la dernière grande figure historique du Risorgimento et comme l'homme qui a su faire passer le flambeau de l'art de l'avant-garde jusqu'à la génération des néo-avant-gardes, du spatialisme de Lucio Fontana à l'art nucléaire d'Enrico Baj, en passant par le matiérisme d'Alberto Burri.

Les études sur le futurisme, sur ses théories et sur son histoire, ont produit une bibliographie qui, quoique d'inégale valeur quant aux capacités d'approfondissement et d'analyse, est tellement vaste que toute lecture exhaustive se révèle impossible. La recherche sur le sujet n'est pourtant pas terminée parce que le futurisme apparaît de plus en plus comme un continent polymorphe illimité qui, traversé de nombreuses contradictions, alterne une réelle radicalité dans les poussées innovatrices avec des propositions nettement moins convaincantes. Leur valeur relative doit se lire plutôt en considérant la situation et le contexte où ces propositions ont été formulées. En effet, sous les différents régimes totalitaires des années vingt et trente, le fait même d'afficher une posture d'avant-garde était révolutionnaire.

Le présent texte résume, en quelques paragraphes, certains aspects parmi les plus importants du mouvement futuriste. Il sera en revanche question, dans les conclusions, des circonstances et des caractéristiques de ce recueil présentant le corpus des textes théoriques du futurisme, premier mouve-

Introduction

ment d'avant-garde dans l'histoire de la culture moderne, né en Italie et ayant connu une réelle dimension planétaire.

Le contexte italien

En Italie, dès la moitié du XIX^e siècle, commence à prendre forme une modernité visant à façonner la culture de la jeune nation que les luttes du Risorgimento ont enfin unifiée. L'émergence d'un cadre culturel post-unitaire s'accompagne toutefois d'une contradiction liée à la conjoncture historique particulière que connaît le pays. Le jeune État italien, avec l'inexpérience d'un nouvel ordre constitutionnel encore en élaboration, doit affronter des problèmes inédits comme l'émigration, ainsi que la résistance politique contre le nouveau pouvoir, dans le Sud du pays, un phénomène idéologiquement qualifié de « brigandage ». Il doit également résoudre des difficultés antérieures à l'unification, comme l'analphabétisme, le retard économique, le fractionnement et la diversité culturelle qui agissent encore comme une force interne réfractaire à l'unité officiellement atteinte. Le modèle politique institutionnel piémontais, étendu à la nation tout entière, stimule cependant l'affirmation du capitalisme sur un territoire encore porteur de blessures vives et peu prêt à en accueillir les transformations sociales et culturelles. En l'absence d'une réforme agraire dans le Sud, la bourgeoisie septentrionale s'allie aux latifundistes méridionaux, trahissant ainsi les promesses et les aspirations idéales que le socialisme utopique avait fait naître dans la première moitié du XIX^e siècle, levain de cet esprit propre au Risorgimento, qui avait soulevé et uni dans la lutte la société italienne animée d'un même élan de redressement moral et économique.

Alors que sombre le rêve porteur du Risorgimento et que les idéaux romantiques qu'il incarnait s'étiolent, les intellectuels portent un regard plus lucide et immédiat sur cette réalité trahie et, les théories positivistes s'affirmant alors, ils commencent à croire que seules la science et la technique peuvent repérer et résoudre les contradictions sociales du capitalisme italien. Le progrès scientifique devient ainsi, même dans son expérimentalisme le plus utopique et le plus hasardeux comme les recherches sur l'au-delà des âmes, le phare unique dont on peut attendre la lumière de nouvelles certitudes rationnelles. Les conquêtes de la science sont l'unique route à suivre vers un futur de bonheur absolu. L'avènement de la technologie dans la vie sociale et quotidienne s'impose non seulement comme

Introduction

la nouvelle idée fixe mais encore comme le but culturel garanti par la méthode expérimentale. Cette modernité invite ainsi au saut dans le futur.

L'Italie veut néanmoins, tout en vivant la mythologie du futur qui imprègne le climat culturel de ces années-là, faire aussi valoir ses titres de noblesse afin de pallier son trop jeune âge en tant que nation. C'est ce choix qui la conduit à constamment évoquer son passé en tant que berceau de la civilisation européenne. Le poète Gabriele D'Annunzio est le héraut de cette incessante référence aux hauts faits du passé. Comme s'il n'était guère possible, ni pensable, de couper le cordon d'avec l'encombrante splendeur de la Renaissance et du Baroque, sous peine de perdre toute substance objective et toute trace tangible d'existence historique, l'Italie post-unitaire tente de donner vie à un art moderne italien en le mettant toujours sous la tutelle des antiques gloires d'un passé artistique dont on revendique l'héritage en termes d'identité nationale. Le jeune État, fragile dans sa légitimité et dans son identité politique encore fuyante et lacunaire, ne peut se projeter dans le futur sans se raccrocher aux racines du passé pour y trouver son image réfléchie et sa raison d'être. Tout l'art italien post-unitaire hésite donc longtemps entre son désir de s'aligner sur le présent historique de la modernité et la nécessité de dialoguer avec le passé artistique de la péninsule dans le but de construire l'identité de la nouvelle Italie. Marinetti est l'acteur de la crise décisive qui met fin aux atermoiements.

La fondation d'une avant-garde

La nécessité d'une modernité culturelle italienne s'impose à tous dès la fin du XIX^e siècle. En 1896 déjà, le manifeste *À la recherche d'un style* du peintre et poète Enrico Thovez exprime nettement l'exigence, pour le pays, de se mettre au diapason des temps modernes. L'action de Marinetti, pour un renouvellement culturel italien, s'affirme dès 1905 avec la fondation de la revue *Poesia* par l'intermédiaire de laquelle il organise des concours littéraires et cherche à promouvoir l'introduction du vers libre auprès des jeunes poètes italiens. Mais c'est certainement en janvier 1909, lorsqu'il inaugure la phase d'un activisme concret, que son rôle historique devient déterminant. Par le *Manifeste de Fondation du Futurisme*, Marinetti introduit essentiellement – au cœur d'une modernité italienne déjà en chemin mais éternellement conditionnée par le rapport au passé – la formulation péremptoire d'un refus dans la mesure où il ressent l'exigence d'une rupture drastique avec ces ancêtres sans cesse invoqués qui, au lieu de four-

Introduction

nir une nouvelle identité italienne, finissent par irrémédiablement la nier. Marinetti proclame que la culture et l'art n'appartiennent pas au musée mais s'incarnent bien dans la vie en mouvement. Il faut donc se libérer du passé et synchroniser l'art avec la vie contemporaine. Formulée de façon impérative, cette idée-clé de la césure avec le passé permet de conférer une pleine visibilité aux nouveautés du progrès technologique et industriel. En abolissant le mythe des gloires italiennes antiques, le futurisme amène l'artiste à ouvrir les yeux sur le monde en devenir, il le conduit à découvrir la réalité sensible du progrès, les nouvelles dimensions de la vie transformée par l'industrialisation, les signes et les nouvelles valeurs qui décrivent l'âme moderne. Par ce geste fondamental, Marinetti rend la modernité réellement présente et lui donne son rôle de préfiguration du futur.

Marinetti refuse également le formalisme de l'art pour l'art qui était devenu, à la fin du XIX^e siècle, l'alibi et le refuge du poète ou de l'artiste face à l'avancée de la civilisation technologique et industrielle. Il estime que la prétention à une autonomie de l'art, selon une attitude qui sépare en fait le travail de l'artiste tant de la vie et de la société que de l'Histoire en devenir n'est plus tenable au moment où des changements radicaux et irréversibles font entrevoir la naissance d'un monde nouveau. Le créateur doit prendre ses responsabilités en participant directement à la marche en avant du progrès. Il doit également, en Italie du moins, jouer un rôle dans les luttes politiques encore nécessaires à la construction de l'identité nationale et à la libération des « terres irrédentes » encore sous domination austro-hongroise. La générosité de cet engagement politique fera à la fois la force et la faiblesse du mouvement futuriste car il se trouvera impliqué de la sorte dans les importantes mutations politiques et sociales qui se produiront en Italie au cours de la période entre les deux guerres mondiales.

Le terme « futurisme » avait été déjà employé en politique, en art et en littérature, notamment par Villiers de l'Isle Adam, par Gabriel Alomar et par August Strindberg. Chez Marinetti, c'est à la fois une réminiscence de ses études auprès des Jésuites et une assimilation du langage politique de l'hégélianisme de gauche. Ce terme est en effet récurrent autant dans la théologie chrétienne de la parousie, traitant des temps messianiques qui aboutiront au règne de Dieu sur terre, que dans le débat politique sur l'avènement d'une société nouvelle. Marinetti utilise aussi, dans ses manifestes, les mots « avenirisme » et « aveniristes » comme synonyme de futurisme et futuristes qu'il a finalement préférés afin d'éviter toute confusion avec « l'art de l'avenir » de Richard Wagner et avec « le soleil de l'avenir » des socialistes, des nationalistes et des révolutionnaires de toutes sortes.

Introduction

Dès le départ, Marinetti inscrit son action dans une dimension internationale. Dans le *Manifeste de Fondation du Futurisme*, il choisit comme cible de ses attaques contre la culture du passé la *Joconde* du génie italien Léonard, le chef-d'œuvre par excellence, conservé à Paris et célèbre dans le monde entier. Marinetti déclare également qu'il s'adresse «à tous les hommes *vivants* de la terre». Le retentissement mondial que connaît son manifeste est surtout provoqué par le rejet du passé, formulé avec la plus grande violence, et par le fait qu'un tel propos puisse venir d'Italie, le pays que la culture internationale a classé et sacralisé, depuis deux siècles au moins, comme le dépositaire des gloires artistiques de la tradition gréco-latine et de la culture occidentale tout entière.

La fin de l'aura

Le futurisme est une avant-garde parce qu'il se révolte contre le musée, coupable d'instaurer le système institutionnel de l'art dans la société bourgeoise. C'est une avant-garde parce qu'il est contre le formalisme et l'esthétisme de «l'art pour l'art» dépourvu de toute fonction sociale. L'art doit rejoindre la vie, redécouvrir le monde réel tel qu'il est au début du XX^e siècle. En affirmant, avec la solennité impérieuse d'un manifeste, qu'une automobile de course est plus belle que la *Victoire de Samothrace*, Marinetti établit de façon péremptoire que la nouvelle forme du beau c'est l'objet industriel. Il balaye ainsi les idées de William Morris sur la supériorité morale et esthétique du produit artisanal et annonce pleinement le célèbre geste de l'urinoir de Marcel Duchamp. Il proclame, en effet, qu'un objet anonyme, fabriqué en série, aux formes simplement utilitaires et fonctionnelles et appartenant au monde de la réalité quotidienne, est digne de l'expérience esthétique réservée de tout temps au seul monde fictif des formes pures, symboliques et idéales de l'art. Marinetti n'est pas un artiste plasticien, c'est un poète mais aussi un théoricien des nouvelles formes d'art à l'époque de la modernité. Il déclare que l'objet moderne, réalité vivante et concrète aux formes fonctionnelles, exprime un nouveau paramètre universel du beau, dépassant et annulant la valeur de référence qui était auparavant attribuée à un chef-d'œuvre de la sculpture hellénistique. Pour Marinetti, il ne s'agit pas seulement de renverser l'ordre des valeurs consacrées mais de proposer un dépassement de toute vision idéalisée de l'art afin que celui-ci puisse rejoindre la réalité physique de la vie.

LE FUTURISME
TEXTES ET MANIFESTES
(1909-1944)

1909

Le manifeste de fondation du mouvement futuriste par Filippo Tommaso Marinetti n'a pas été un simple texte relevant d'une recherche littéraire ou artistique comme tant d'autres manifestes qui l'ont précédé ou qui le suivront en cette première moitié du XX^e siècle. Marinetti a commencé par diriger, pendant quatre ans, sa revue Poesia, et par tisser un réseau de relations avec le monde des écrivains et des cénacles partout en Europe. Mais il a surtout œuvré à promouvoir concours, enquêtes, études sur des thèmes de la vie contemporaine, sans oublier ce qui concerne directement la création artistique et littéraire, du roman au vers libre. Et tout cela dans le but de faire réagir et moderniser le petit monde clos de la culture italienne. C'est au 15 octobre 1908 qu'il faut se référer pour comprendre la genèse de son manifeste. Au volant d'une Isotta Fraschini qu'il vient d'acheter, Marinetti, près de Milan, a un accident. Sa voiture verse dans un fossé plein d'eau et il se retrouve prisonnier sous son poids. La voiture s'enfonçant lentement dans l'eau boueuse, Marinetti frôle la noyade. Cet épisode, vécu en termes psychanalytiques comme une abréaction le libérant d'un traumatisme de son enfance, décuple sa dynamique volontariste et sa soif d'action. Il rédige, aussitôt après, en français, le « programme en onze points » de son célèbre manifeste. Il en écrit, en décembre, prologue et conclusions. Retardé par le tremblement de terre de Messine du 28 décembre, seul le « programme » est diffusé, dès le mois de janvier 1909, en Italie et en Europe. Complété par le prologue et les conclusions, le manifeste paraît à la une du Figaro le 20 février avant d'être envoyé comme tract plié, en milliers d'exemplaires, à la presse, aux artistes et aux écrivains du monde entier. Les réactions que le manifeste suscite vont du propos moraliste et bourgeoisement sensé se réclamant du primitivisme à la satire féroce aboutissant à l'énerguménisme. Marinetti estime que le futurisme implique aussi une parole et une action politique alors que les tensions entre l'Italie et l'Autriche-Hongrie s'exaspèrent,

Le futurisme

autour de la « crise bosniaque », qui sera la cause de la première guerre mondiale. En effet, trois mois auparavant l'Autriche-Hongrie a brutalement annexé les territoires de la Bosnie Herzégovine, culturellement et traditionnellement proches de l'Italie, ce qui a conduit à de violents heurts entre étudiants italiens et autrichiens à Vienne. Le journal viennois Danzer's Armee Zeitung, organe des milieux militaires impériaux, mène une campagne virulente afin que l'Autriche se lance dans une guerre préventive contre l'Italie en profitant de la délicate situation de la péninsule confrontée aux conséquences du séisme du 28 décembre 1908 qui a complètement détruit Messine et Reggio de Calabre. Marinetti écrit, à propos de Trieste, ville encore autrichienne, qu'elle sera la « poudrière d'Italie ». Il veut en découder, aspirant à cette guerre contre l'ultime rempart des politiques réactionnaires en Europe, la puissance impériale des Habsbourg qui empêche l'achèvement de l'unité de l'Italie, ce pour quoi ont lutté les héros du Risorgimento. Marinetti prend également position lors des élections législatives italiennes du 7 et 14 mars. Il fait afficher dans les rues de Milan un manifeste signé « les futuristes », dont il est en réalité le seul auteur. C'est là une de ses premières manipulations tendant à attribuer à l'ensemble des futuristes ce qui relève de ses choix personnels en matière de politique. Dans ce manifeste, il expose son anticléricalisme et son nationalisme. Ses idées ne font que refléter les orientations les plus radicales des milieux politiques italiens. Enrico Corradini, dans un discours qu'il tient à Trieste, cette même année, ouvre le mouvement nationaliste, dont il est le leader politique, à une alliance avec le syndicalisme révolutionnaire. Il qualifie l'Italie de « nation prolétarienne » qui a le droit de se battre contre les nations capitalistes. Marinetti, tout feu tout flamme, n'admettant ni critiques ni réserves, conteste violemment les « nécrophores de la poésie » et s'en prend sans ménagement à l'illustre Antonio Fogazzaro, poète et romancier confit en dévotion catholique et bons sentiments. Au nom de la « poésie libre », il affirme que Gian Pietro Lucini est un futuriste même si ce dernier s'en défend par refus de l'esprit intransigeant et activiste du futurisme. Le combat contre le passéisme de Gabriele D'Annunzio motive Lucini autant que Marinetti, tout comme le groupe florentin réuni autour de la revue La Difesa dell'arte, qui se définit comme « libériste » et « créériste ». Il entreprend en effet un travail de réflexion sur la libre intelligence individuelle et sur les valeurs de la pensée dans la littérature et l'art. Cinq ans plus tard, le groupe de cette revue florentine finira par confluer dans le mouvement futuriste.

1910

Marinetti publie son roman allégorique Mafarka le futuriste dont la rédaction, commencée en 1902, s'est poursuivie pendant ses années symbolistes. Il s'agit d'un roman qui, écrit dans un style flamboyant, est à la fois crypto-biographique, exotique, épique et lyrique. Marinetti en justifie la dimension hybride en le définissant comme polyphonique. La mythologie personnelle de l'écrivain, nourrie de son enfance africaine, s'y déploie autant que ses idées évolutionnistes. Leur formulation utopique est clairement énoncée dans le « discours futuriste » que Mafarka, tel un nouveau Zarathoustra, tient à ses plus fidèles partisans. Dans le dernier chapitre du roman, à la narration visionnaire, Mafarka construit une créature ailée, son fils Gazurmah qui, ainsi enfanté par sa seule volonté, s'envole dans l'espace jusqu'à détrôner le soleil. Autrement dit, Marinetti imagine la naissance prochaine d'un surhomme icarien qui libérera l'être humain du déterminisme génétique, de la corruption de la chair et de l'immuabilité des lois cosmiques. Dans la préface de son roman Marinetti lance un appel aux peintres afin qu'ils contribuent, par leur art, à restituer ses visions futuristes. Tout au long de l'année le mouvement futuriste développe un activisme des plus incisifs. Dans plusieurs villes italiennes, les « soirées futuristes » où Marinetti et ses néophytes montent sur scène, déclament leurs textes, récitent leurs poèmes, font des discours, dialoguent avec le public, se suivent à un rythme soutenu. Umberto Boccioni, après avoir assisté à une de ces soirées, rencontre le chef de file du mouvement et fonde aussitôt le groupe des peintres futuristes. Contacté peu après par Marinetti, le jeune compositeur Balilla Pratella, professeur au Liceo Musicale de Lugo, se voit offrir son salaire d'un an afin qu'il cesse d'enseigner et consacre tout son temps à la composition d'un opéra futuriste. Entre scandales et provocations, déclamations poétiques et démonstrations théoriques, les soirées futuristes deviennent peu à peu de véritables performances où l'on montre des tableaux, où l'on joue de la musique

Le futurisme

en dépit des sifflets et du chabot du public. En plus des manifestes, dont les tracts pliés sont distribués dans les rues et dans les théâtres, ou envoyés aux journaux, Marinetti fait également imprimer des communiqués de presse qui exaltent les épisodes héroïques de l'activisme futuriste ou qui reprennent les articles publiés dans les journaux à propos des œuvres littéraires ou des soirées organisées par le mouvement. Cette même stratégie publicitaire de masse est appliquée lors des péripéties judiciaires - mise sous séquestre, procès pour outrage à la pudeur et procès d'appel ensuite - du roman *Mafarka le futuriste*. En continuant leur travail théorique, les poètes du groupe libériste florentin écrivent en revanche sur le « drame chromatique » et préconisent l'abolition de l'esprit logique conduisant à un art du bizarre. Après ses débuts littéraires, le futurisme investit aussi d'autres domaines de la création et de la vie, tels la peinture, la musique, le théâtre, le rapport à la machine, la politique, le sport, le rituel gastronomique. Marinetti tient plusieurs conférences où il évoque « l'homme multiplié » et l'avènement du « règne de la machine », notamment à Naples, le 18 avril, au Circolo « Gabriele D'Annunzio ». Il parle de la « naissance d'une esthétique futuriste », il affirme s'opposer à la « passion professorale pour le passé » de Nietzsche, tout en suivant le philosophe allemand pour son exaltation de la violence comme expression d'énergie et de vie. Il élabore ainsi un corpus de textes théoriques destinés à l'ouvrage *Futurismo e Futuristi* (*Futurisme et Futuristes*) dont il a annoncé la parution, en tant que « recueil de documents, polémiques et conférences », dès l'année précédente. En fait, le recueil ne connaîtra qu'une publication tardive et partielle. Quant à la politique, dans le manifeste *Nos ennemis communs* et dans des conférences sur « la nécessité de la violence », il s'adresse aux anarcho-syndicalistes et aux syndicalistes révolutionnaires en les appelant à la création d'un front commun de lutte entre travailleurs manuels et travailleurs de la pensée. Il suscite admiration, fascination et intérêt mais également une certaine perplexité par son nationalisme, notamment dans les milieux anarchistes. L'époque est aux contradictions, le rapprochement entre le nationalisme et les franges les plus extrêmes du syndicalisme est au cœur de l'actualité politique en Italie. Tout en inscrivant son action politique dans cette mouvance Marinetti défend, néanmoins, un nationalisme anti traditionnel, féru de modernité et ouvert à une sensibilité cosmopolite. Il invite les Anglais et les Espagnols, par exemple, à créer leur futurisme national afin de participer, eux aussi, à cette modernité qui porte le « grand espoir du monde ».

Texte de F.T. Marinetti, *Grands poètes incendiaires!*, publié en français comme préface à son ouvrage *Mafarka le futuriste – roman africain*, Sansot, Paris, [janvier] 1910. La page de garde de l'ouvrage et son « achevé d'imprimer » portent la date 1909.

GRANDS POÈTES INCENDIAIRES !
Ô MES FRÈRES FUTURISTES GIAN PIETRO
LUCINI, PAOLO BUZZI, FEDERICO DE MARIA,
ENRICO CAVACCHIOLI, CORRADO GOVONI,
LIBERO ALTOMARE, ALDO PALAZZESCHI !

Voici le grand roman boutefeu que je vous ai promis.

Comme notre âme à nous, il est polyphonique. C'est à la fois un chant lyrique, une épopée, un roman d'aventures et un drame.

Je suis le seul qui ait osé écrire ce chef-d'œuvre, et c'est de mes mains qu'il mourra un jour, quand la splendeur grandissante du monde aura égalé la sienne et l'aura rendue inutile.

Quoi qu'en disent les habitants de Podagre et de Paralyisie, il claque au vent de la gloire comme un étendard d'immortalité, sur la plus haute cime de la pensée humaine. Et mon orgueil de créateur en est satisfait.

Ne le défendez pas : regardez-le plutôt bondir en éclatant, comme une grenade bien chargée, sur les têtes craquées de nos contemporains, et puis dansez, dansez la ronde guerrière, en pataugeant dans les flaques de leur bêtise, sans en écouter le clapotis monotone !

Quand je leur ai dit : « Méprisez la femme ! » ils m'ont tous lancé des injures ordurières, comme des tenanciers de maisons publiques après une rafle de la police ! Et pourtant ce n'est pas la valeur animale de la femme que je discute, mais son importance sentimentale.

Je veux combattre la gloutonnerie du cœur, l'abandon des lèvres entrouvertes qui boivent la nostalgie des crépuscules, la fièvre des chevelures qu'écrasent et surplombent de trop hautes étoiles couleur de naufrage... Je veux vaincre la tyrannie de l'amour, l'obsession de la femme unique, le grand clair de lune romantique qui baigne la façade du Bordel.

Je leur ai crié : « *Glorifions la guerre!* » et, depuis, l'épouvante, folle main de glace, leur malmène la rate, en fourrageant bien au fond, entre leur estomac étroit et leurs fausses côtes fragiles.

Quel peintre saura étaler sur la toile le vert-jaune resplendissant qui rehausse leurs joues, tandis qu'ils bavent les litanies de la sagesse des nations et du désarmement universel ?

Le futurisme

De temps en temps, ils tombent au cou les uns des autres, pour reprendre haleine avant de se ruer en bloc contre nous, l'Ennemi qu'il faut écraser à tout prix!...

Engance grotesque et bassement illogique, ces adorateurs de la Paix!... Ils ne comprendront jamais que la guerre est la seule hygiène du monde. Ne suis-je pas, tout au moins, un barbare, aux yeux de ces faux dévots du progrès, qui, pour ne pas ressembler aux antiques Romains, se sont contentés d'abolir leur bain quotidien?

Au fait, ne nous attardons pas à considérer l'ensablement fatal de leurs cerveaux que quitte la mer. Amusons-nous plutôt à voir que leur lâche inertie se prend encore de frénésies inattendues pour nous terroriser. Les uns se ruent sur notre passage, et leur raideur empesée se débraille pour sembler farouche. D'autres endimanchent leur style provincial pour nous désapprouver solennellement. Mais leur niaiserie pompeuse amuse à peine la badauderie générale. Il faut dire que les moins bêtes restent affalés et taciturnes, le nez dans le broc de leur ignorance.

Ô mes frères futuristes! regardez-vous tous en face!... Vous ne leur ressemblez en rien, que je sache!... Vous résignez-vous donc à demeurer, comme eux, les fils misérables de la vulve? Voulez-vous étrangler le Futur mugissant et l'incalculable Devenir de l'homme?

Au nom de l'Orgueil humain que nous adorons, je vous annonce que l'heure est proche où des hommes aux tempes larges et au menton d'acier enfanteront prodigieusement, d'un seul effort de leur volonté exorbitée, des géants aux gestes infaillibles... Je vous annonce que l'esprit de l'homme est un ovaire inexercé... C'est nous qui le fécondons pour la première fois!

F.-T. Marinetti

Texte de F.T. Marinetti, *Le discours futuriste de Mafarka*, publié comme neuvième chapitre de son roman *Mafarka le futuriste*, Sansot, Paris, [janvier] 1910. La page de garde de l'ouvrage et son «achevé d'imprimer» portent la date 1909. Marinetti rééditera par la suite ce même chapitre, en italien, dans son ouvrage théorique *Guerra sola igiene del mondo* [Guerre, seule hygiène du monde], Edizioni futuriste di «Poesia», Milan, 1915, en lui conférant ainsi la valeur d'un texte idéologique qui résume les principes de sa vision futuriste.

LE DISCOURS FUTURISTE DE MAFARKA

— Mafarka! Mafarka!

Mafarka se réveilla tout à coup sous la lave ruisselante du couchant africain. Il avait longtemps dormi dans un creux de rochers inabordables,

au fond d'une crique qui communiquait avec la mer par un étroit canal. Bouillonnement écarlate des flots qui brûlent de folie et de rage contenue sous les blocs de torpeur qui l'écrasent. Tempête galopante au large. – Mafarka!... Mafarka!... Maître!... Maître!... Il se leva d'un bond. – Qui donc m'appelle, là-bas, derrière le promontoire?... Qui donc m'appelle parmi la vocifération rauque des vagues?

Un voilier de pourpre et d'ébène parut dans le goulet. Trois autres le suivirent qui tanguaient sur place surchargés de marins noirs, comme des fûts bondés de raisin. Grappes humaines aux mille bras gesticulants. Entrechoc de voix et claquement de flots dans la cuve rouge et fumante du golfe. Les marins criaient tous à la fois, comme des forcenés, pour lutter contre la voix de la mer. – Maître! Nous, tes frères, tes fils, tes compagnons de bataille, nous venons t'offrir... oh! non!... te supplier d'accepter le commandement suprême!...

Mafarka, debout, immobile, répondit en crachant dans la mer: – Pouah! Pouah!... Fuyez, race de chiens et d'esclaves battus! Je n'ai pas le temps d'ergoter avec des brutes et des lâches!... Vous n'avez donc pas une idée à vous, une volonté... vous que j'ai vus toujours courir autour de moi avec la précipitation affairée et solennelle des dindons?... Débrouillez-vous!... Moi, j'en ai assez de votre vie méprisable, hommes pleins de faiblesses, de tares et de lèpres lentes, hommes prédestinés à la décrépitude et à la mort! Je veux me surpasser en créant, avec le seul effort de mon cœur, une jeunesse plus radieuse que la mienne, une jeunesse immortelle!... Mais pourquoi vous dis-je cela?... Vraiment, vous avez tort, et je vous en veux de venir me déranger ici, dans ma solitude!... Me voilà forcé de jeter mon esprit rare à la mer, comme un chat enfermé dans un sac!... Que voulez-vous?... Ma force et mon génie?... Abdalla, tu pouvais vraiment t'épargner cette corvée! Toi, oui, toi, mon frère d'armes... toi, le jeune et vaillant capitaine que j'aimais entre tous... Ne sais-tu pas qui je suis?... Me crois-tu capable d'écouter vos prières et de suivre vos conseils?... Mais qu'as-tu dans les veines? Et de quoi es-tu donc fait, si tu as senti le besoin de t'élancer vers moi, comme un enfant dans les jupes de sa mère? Quel cœur as-tu donc, si tu n'as pas senti le désir de me tuer pour prendre ma place?... La vie est donc si longue, du moment que tu veux en gâcher la moitié à mes genoux?... En vérité, j'ai fui parce que j'ai eu peur de vieillir avec ce misérable sceptre entre les mains! J'ai eu peur des accommodements de l'âge et des lâchetés futures... J'ai senti de l'envie, de la jalousie pour toi, oui, pour toi, pour ta jeunesse triomphante qui m'aurait surpassé un jour ou l'autre!...

« Tu me parles de reprendre le sceptre?... Dis plutôt une houlette!... Beau loisir, et digne d'un héros tel que moi, que de contrôler la *dura* des sol-

Le futurisme

datés!... La victoire obtenue, ma présence n'a plus aucune raison d'être!... Que les Arabes fussent mes soldats, je me l'accordais avec orgueil... Mais qu'ils devinssent mon troupeau!... Lamentable sort, dont la seule conception eût à jamais flétri leur sang et le mien!... Ces paroles ne sont pas légères, Abdalla ; j'en ai pesé froidement le courage désespéré!... C'est pourquoi j'ai abandonné les fruits de la victoire à ceux qui ont l'âme usurière, et qui aiment agoniser.

« Je sais que l'on m'accusera de vous livrer ainsi sans défense aux ennemis, après m'être servi de vous pour bâtir ma grandeur... Non pour m'en pavaner, en tout cas, car je vous rends le sceptre conquis!... Mais après en avoir joui ! Que voulez-vous ?... J'en fus aussitôt assouvi !

« Veux-tu donc, Abdalla, que pour fixer ma volonté dans le cœur de mon peuple, j'imité ces tatoueurs stupides qui dessinent patiemment sur la peau des figures symboliques dont ils percent soigneusement le contour avec un morceau d'écaille taillée en dents de scie ? Veux-tu... donc que je passe mes journées à frapper de toutes mes forces, avec un maillet cruel, sur des principes grossiers ?... Non, non, je ne suis pas un tatoueur, ni un graveur sur bois ! Je n'aime que le sang jaillissant sous les coups redoublés de ma hache et je ne sais guère introduire dans une plaie la couleur de mes idées pilées et délayées avec un petit pinceau !

« Je n'ai plus la sagesse cauteleuse des comptables... Je pourrais bien empoigner le pouvoir, mais pour le céder, aussitôt après, à des mains soigneuses... Mes doigts de lutteur effrateraient votre couronne. Et je ne veux pas passer mon temps à déjouer des complots et à démasquer des traîtres!... »

Une voix cria : – Maître !... Maître !... Il n'y a plus de traîtres et tu n'as plus d'ennemis !... Les partisans de Boubassa sont disparus... Sabattan aussi !... – Oh ! Je le sais bien, puisque c'est moi qui l'ai tué sur le pont du voilier où il est venu me tendre un dernier piège ! – Gloire à toi, Mafarka ! Gloire à ta force indomptable ! Nous réclamons ton bras tout-puissant !... – Qu'en ferez-vous, puisque la guerre est finie ?... D'ailleurs vous pouvez annoncer à tous que je suis devenu constructeur d'oiseaux mécaniques !... Vous riez ?... Ah ! vous ne comprenez donc pas ?... Je construis et j'enfante mon fils, oiseau invincible et géant qui a de grandes ailes flexibles, faites pour embrasser les étoiles !

« Rien ne prévaudra contre lui, ni les ruades de la tempête, ni le fouet des éclairs ! Il est là-bas, au fond du golfe, et vous pouvez le voir. Depuis trente jours que je travaille, je n'ai jamais douté d'en faire le fils digne de mon âme... L'infini est à lui !... Vous ne croyez pas possible ce miracle ?...

C'est que vous n'avez pas confiance en vos forces de mâles!... Il faut avoir la joie et la volonté de se donner tout entier au prodige, comme un suicidé se donne à la mer!... C'est avec mes mains que j'ai sculpté mon fils dans le bois d'un jeune chêne... J'ai trouvé une mixture qui transforme les fibres végétales en chair vivante et en muscles solides... Son visage est harmonieux et puissant ; mais nul ne l'a encore admiré... Et je travaille avec mon ciseau durant la nuit, à la clarté des étoiles.

« Durant le jour, je le couvre de peaux de tigre, pour que les ouvriers ne le salissent pas de leurs regards brutaux... Les forgerons de Milmillah construisent, sous mes ordres, une grande cage de chêne et de fer qui doit défendre mon fils contre la rapacité du vent. Ils sont deux mille, balayés à coups de fouet hors des villages et soumis par ma voix. Les tisserands de Lagahourso préparent en même temps l'étoffe solide et légère qui doit recouvrir les grandes ailes baleinées. C'est une toile indestructible tissée avec la fibre du palmier et qui se colore, sous le soleil, des nuances variées de l'or, de la rouille et du sang... »

Il marchait à grands pas envolés, sur la pointe des rochers. Son corps semblait si affranchi de la maladie et de la lourdeur humaines, qu'il courait par moments, ailé et libre sur la palpitation des voiles et le criaillement des matelots, comme une aigle colossale défendant sa couvée.

Et Abdalla, se hissant sur le mât de sa barque, cria : – Mafarka ! Mafarka, nous t'offrons nos forces, et nos bras sont prêts à te servir pour cette œuvre divine!... – Non ! Non ! Je vous rends grâces, habitants de Tell-el-Kibir... Abdalla ! c'est à toi qu'est dévolu le commandement de la ville!... D'aïlleurs, ce ne sont pas des sujets que je veux, mais des esclaves.

Tout à coup, le tonnerre éclata sur la mer. La foudre, comme un géant, la tête en bas entre ses mains unies, et les jambes frétilantes d'or, piqua droit un plongeur électrique et violet, du tremplin d'un nuage, et fonça dans la mer. Le troupeau des vagues, buffles aux cornes de fumée, galopait au large devant le goulet, pour surveiller le butin de barques et d'hommes entassé là dans la crique et qui lui était réservé. – Va-t'en, Abdalla ! Va-t'en ! Tu vois : la tempête vous guette là-bas!... Et je ne puis vous sauver!... Pas moyen de grimper sur ces parois glissantes!...

La belle voix aérienne de Mafarka ripostait au tonnerre.

Tout en parlant, il marchait à grands pas sur les hautes roches escarpées, et sa bouche gonflée d'embruns lançait des mots violents comme des haches, coupant les rafales. – Va-t'en... Je ne veux pas vous voir tous sombrer dans cet entonnoir !

Et Abdalla répondit : – Non ! Non !... Que nous importent la tempête et

Le futurisme

la mort?... Nous voulons contempler encore ta face!... Nous voulons que nos yeux voués à la mort s'abreuvent de ton image véhémentement...

Alors Mafarka se redressa de toute sa taille, en criant : – Allah! Allah! je te remercie! Car voici : mes leçons ont enfin donné des fruits exaltants!... Oui, oui, Abdalla!... Oui, oui, mes frères, je vous ouvre les bras et je vous embrasse sur mon cœur, car vous êtes dignes d'écouter le verbe mystérieux de ma religion!... je vous enseigne à mépriser la mort, à vous nourrir de danger, à jouer votre vie, ainsi que vous le faites, pour une idée, pour un regard, pour un spectacle!

« Vos yeux sont plus lucides et puissants que jamais! Vos oreilles peuvent entendre la voix du Soleil et les sanglots des étoiles, en ce moment où la tempête se déchaîne sur vous, avec ses grands fouets tournoyants d'écume qui cinglent les vagues!... Je vous enseigne à pousser hors de vos muscles, hors de vos bouches la volonté, comme l'haleine rouge d'un four, comme une force surnaturelle, de sorte qu'elle maîtrise, transforme et soulève le bois, le granit, le fer et tous les métaux...

« C'est ainsi que je dégage à présent ma volonté encore jeune et puissante hors de mon corps déjà fripé par les efforts inutiles... C'est ainsi que j'insufflerai ma volonté dans le corps neuf de mon fils. Il sera fort de toute sa beauté que n'a jamais crispée le spectacle de la mort! Je lui transmettrai mon âme en un baiser, j'habiterai dans son cœur, dans ses poumons et derrière les vitres de ses yeux... Je me pencherai aux terrasses rouges de ses lèvres... Il est plus beau que tous les hommes et toutes les femmes de la terre. Sa statue géante est de vingt coudées et ses bras tout-puissants peuvent agiter pendant une journée entière des ailes plus vastes que les tentes des Bédouins et que les toits de vos cabanes. Car, sachez que j'ai enfanté mon fils sans le secours de la vulve!... Vous ne me comprenez pas?... Écoutez-moi donc... Un soir, brusquement, je me suis demandé : – Est-il besoin de gnomes courant comme des matelots sur le pont de ma poitrine pour soulever mes bras?... Est-il besoin de capitaine sur la dunette de mon front pour ouvrir mes yeux comme deux boussoles?... À ces deux questions mon instinct infailible a répondu : « Non! » J'en ai conclu qu'il est possible de pousser hors de sa chair, sans le concours et la puante complicité de la matrice de la femme, un géant immortel aux ailes infailibles!

« Vous devez croire en la puissance absolue et définitive de la volonté, qu'il faut cultiver, intensifier, en suivant une discipline cruelle, jusqu'au moment où elle jaillit hors de nos centres nerveux et s'élançe par-delà les limites de nos muscles, avec une force et une vitesse inconcevables.

« Notre volonté doit sortir de nous pour s'emparer de la matière et la modifier à notre caprice. Nous pouvons ainsi façonner tout ce qui nous entoure et rénover sans fin la face du monde. Bientôt, si vous priez votre volonté, vous enfanterez sans recourir à la vulve de la femme.

« C'est ainsi que j'ai tué l'Amour, en le remplaçant par la sublime volupté de l'Héroïsme ! Pour goûter cette nouvelle ivresse, vous devez aiguïser jusqu'au spasme le plaisir de la tâche accomplie et augmenter pour cela, graduellement, votre effort en éloignant son but. Il faut pousser jusqu'au plus délicieux des délires le regret des tendresses détruites. Il faut posséder les paysages langoureux, enivrants et mélancoliques, tous les crépuscules et tous les clairs de lune de la terre avec des regards implacables. Il faut préparer et cultiver tous les dangers pour discipliner le plaisir aigu de leur échapper...

« Voilà la nouvelle Volupté qui débarrassera le monde de l'Amour, quand j'aurai fondé la religion de la Volonté extériorisée et de l'Héroïsme quotidien.

« Mais où donc est votre volonté?... Où donc est votre héroïsme?... Ce n'est pas que vous manquiez de courage!... car vous avez longtemps caressé les flancs de la Mort, sur les remparts ! Mais votre désir était trop faible... C'est pourquoi elle ne vous a pas jugés dignes de sa couche diamantée de vers ! Vous ne comprenez donc pas encore ? Quelles brutes !... N'espérez pas que je vous insuffle les principes de ma philosophie à la façon des joueurs de zommarak, qui gonflent graduellement leurs joues ! Voici ma pensée, crispée comme mon poing... De même qu'il y a d'innombrables fragments de matière organique qui tourbillonnent autour du Soleil, dont ils reçoivent de la lumière et auquel ils restent attachés par des liens invisibles mais indestructibles et par une fidélité filiale ; de même chacun de nous reçoit de l'univers une incessante lumière et s'enrichit parfois de souvenirs et de sensations recueillies dans son pèlerinage, durant les infinies transformations que sa matière immortelle a traversées !...

« Notre esprit, qui est la manifestation supérieure de la matière organisée et vitale, accompagne dans toutes ses transformations la matière elle-même, en conservant dans ses nouvelles formes les sensations de son passé, les vibrations ténues de son énergie, exercée antérieurement... Divinité et continuité individuelle de l'esprit volontaire et tout-puissant qu'il faut extérioriser, pour modifier le monde !... Voilà la seule religion !...

« Poussons en splendeur toutes les minutes de notre vie par des actes de volonté impétueuse, de risque en risque, courtisant continuellement la Mort qui immortalisera d'un rude baiser les fragments de notre matière souvenante dans toute leur beauté !...

Le futurisme

« C'est ainsi que s'embelliront les existences futures, où de nouvelles formes vivantes vivront la joie redoublée de nos vies formidables.

« Je glorifie la Mort violente au bout de la jeunesse, la Mort qui nous cueille quand nous sommes dignes de ses voluptés divinisantes!... Gare à celui qui laisse vieillir son corps et se flétrir son esprit!... »

À ces mots, le fils de Mouktar se dressa de toute sa taille géante sur le beaupré d'un bateau et chanta ces mots : – Je crois en toi, Mafarka!... Tu me verras mourir tantôt dans la splendeur triomphale de ma jeunesse!...

Puis, du haut de la proue tanguante, il s'élança, les bras ouverts, sur la pointe d'une roche, où il s'embrocha par le milieu du ventre avec le frétillement sanglant des thons cloués par la bourrasque.

Des rugissements répondirent à son dernier râle déchirant. – Taisez-vous! cria Mafarka. Je hausse la voix, car la Mort elle-même n'a pas le droit ni la force de me couper la parole.

Il se tenait debout contre le vent qui l'assaillait de toutes parts par bourrades violentes, comme une foule soulève dans ses bras son tyran ou son libérateur. Et sa voix planait sur le craquement des mâts et des antennes entrechoquées et sur les flocons d'écume volante que les fléaux d'un vent batteur endettaient dans l'aire de ce golfe tragique. – Contemplez mon âme durcie, mes nerfs souples et vibrants sous la volonté implacable et lucide!... Mon cerveau métallisé voit partout des angles nets en de rigides systèmes symétriques. Les jours à venir sont là, devant moi, fixés, droits et parallèles, comme des routes militaires, bien tracées pour les armées de mes désirs!... Quant au passé lointain de ma jeunesse, aboli! aboli!... J'ai eu moi aussi des soirs d'amour où j'aimais bander mes yeux, avec les bras frais d'une vierge... Et je plongeais ma tête entre des seins parfumés, pour ne pas voir les remords multiformes qui se dressaient comme des nuages sur l'horizon. Oui, l'amour, la femme... cela peut cacher un instant le ciel et remplir le puits de l'espace... Mais je les ai effacés de ma mémoire! Et pourtant il y avait de doux ombrages dans mon pays, où la lumière, au crépuscule, était affable et intime... Les étoiles étaient si familières, qu'on aurait bien voulu leur tendre la main pleine de mil, comme à des moineaux argentés... Et la nuit était complaisante à ma lâcheté. Dans les bras des femmes, je sentais le souvenir des faiblesses de la journée, qui rampait sur mes nerfs dénoués et fébriles, tandis que mon imagination avait des cabrements délicieux et dorés, au vol fugitif des sensations... Tout cela, c'est le poison de la vie!... Alors, je rêvais et je souffrais de tout : de vivre et de vouloir, de rêver et d'écouter ma souffrance dans l'ombre!... Poésie! Poésie! Ô sublime pourriture de l'âme!... Enfin, me voilà tel que je voulais être : voué au suicide et

prêt à l'enfantement du dieu que chacun porte dans ses entrailles ! Ma mort est nécessaire à sa vie ! Tant mieux !... Ivresse de se briser comme la coque d'un œuf d'où jaillira le poussin idéal !... Balance de vie et de mort, pèse vite mes jours ! Je tiens mon destin sous ma main, comme l'encolure d'un cheval fidèle, prêt à me porter là où s'envole l'aigle de mon désir.

La mer scandait la voix de Mafarka avec un fracas d'éboulement sur les brise-lames. À la cadence de chacune de ces phrases vociférées sur le vent, la houle semblait jeter des cadavres par milliers dans la gueule des rochers.

Les barques se balançaient furieusement en secouant les ombres fourmilantes des matelots accrochés à la mâture comme des taons sur les pattes d'un cheval renversé.

Mafarka leur cria : — Je vous salue et je vous bénis !... Tenez ! voici le baiser de votre maître et de votre roi !... Allez ! je vous le commande ! Gare ! gare ! Attendez ! Virez donc ! Attention, Abdalla ! Ordonne vite que chaque barque se glisse toute seule dans le goulet, en larguant son foc pour profiter du courant !... Rentrez les rames !... Vous les fracasseriez ! Ne larguez pas les voiles hautes, car le grain qui dépasse les roches vous culbuterait dans le remous !... Partez ! Allons ! Un à un, en filant légèrement sur la lame !... Équilibrez-vous, les hommes à bord : deux sur la proue et deux sur la poupe !... Oui ! oui !... Bravo, Abdalla !... C'est ça ! Et que ceux d'entre vous qui survivront annoncent à la ville de Tell-el-Kibir que Mafarka rendra bientôt son âme dans la bouche de son fils Gazourmah, l'invincible, maître de l'espace, le géant aux vastes ailes orangées !

Comme il eut dit ces mots, le troupeau mugissant de buffles marins escalada le brise-lames en un tumulte effroyable de croupes et de cornues fumeuses, culbutant toutes les barques bousculées dans la crique. Deux seules s'esquivrèrent, voiles dehors, par le goulet, comme des voleurs. — Adieu ! adieu, mes frères ! La Mort vous tient entre ses lèvres violâtres et vous suce le sang, et ses caresses vous marbrent le corps, et ses baisers vous décharnent voluptueusement... Jouis, jouis donc, ô toi, Abdalla ! Jouis, mon ami, parmi le rauque halètement des rames impuissantes et brisées, l'entrechoc des mâtures et les grands rires déchirants des voiles hystériques qui brûlent d'être nues... nues et trempées de sueur amoureuse dans les bras tranchants de la Mort.

Mafarka courait à droite, à gauche sur l'arête des roches, excitant à la volupté de mourir tous ces corps piétinés, ballottés, écrasés en bouillie sur les roches, toutes ces vies qui se tordaient de délices sur le corps sursautant de la déesse noire. — Meurs ! criait-il ; meurs de délices, chair de l'homme !... Meurs de volupté !... Mafarka avait la voix rauque et saccadée d'un amant qui pousse à force de caresses le corps de sa maîtresse adorée

Le futurisme

vers un spasme effrayant, en lui disant : – Jouis ! jouis, ma bien-aimée ! Jouis partout ! Dans tes seins et dans tes bouches roses !... Tu souffres de plaisir, n'est-ce pas ?... Oh ! souffre encore... »

Là-bas, les deux barques survivantes filaient noires, dansantes et sublimes dans le tourbillon de la bourrasque, et leur ligne de flottaison écumante ricanait sur l'ébène des vagues, comme la bouche d'un nègre.

F.T. Marinetti

Texte de F.T. Marinetti, *Le vol de Gazourmah, fils ailé de Mafarka*, publié comme dernier chapitre de son roman *Mafarka le futuriste*, Sansot, Paris, [janvier] 1910. La page de garde de l'ouvrage et son « achevé d'imprimer » portent la date 1909.

LE VOL DE GAZOURMAH, FILS AILÉ DE MAFARKA

Et cependant un être vivant et nu s'avancait vers Gazourmah en nageant péniblement. Il semblait meurtri et mourant. Les vagues arquaient le dos, comme des chattes mauvaises, sous leurs queues d'écume, se disputant à coups de pattes ce pauvre rat blessé qu'elles laissaient trotter un peu, vers un espoir de délivrance.

Mais comme cet être lamentable grimpa sur un rocher à fleur d'eau, Gazourmah tressaillit de joie cruelle en reconnaissant Coloubbi. Elle s'allongea au ras des vagues, dans un frou-frou gazeux d'écume, et couchée, les bras ouverts, elle appela à grands cris son implacable amant.

– C'est de toi que j'attends la mort ! Ô mon fils, ô mon amant !... Tue-moi, car je suis le seul témoin de ta naissance divine !...

Un grand choc. Miaulement de vagues déchirées de sanglots. Un lourd jet de sang s'écrasa en panache rose contre la poitrine de Gazourmah, qui d'un grand coup d'ailes s'enleva en plein ciel. Si vite, qu'il entendit à peine, très loin, sous ses pieds, la voix mourante de Coloubbi râler ainsi :

– Tu as broyé mon cœur sous les côtes de bronze !... C'est la Terre que tu as tuée en me tuant ! Tu entendras bientôt son premier soubresaut d'agonie.

Un craquement formidable lui répondit. C'était la première secousse souterraine qui se propageait de falaise en falaise, jusqu'aux deux grands promontoires de Toum-Toum, monstrueux crocodiles, qui vibrèrent trois grands coups de queue contre l'horizon blanc, dans un grand vol de squames scintillantes, sous le regard impassible du Soleil trônant sur la mer domptée. Et cependant, les gueules informes des Hypogées beuglèrent en

soufflant une vapeur jaune, striée de lueurs phosphorescentes, qui montait en colonnes globuleuses, empestant le grand ciel libre.

– Pouah ! cette odeur de momies, cette puanteur de siècles morts me donnent la nausée ! Montons plus haut !

Et subitement soulevé de cent coudées, Gazourmah s'abandonna languissamment sur ses grandes ailes orangées que la lumière du matin vernissait d'or. Il dominait cent lieues de côtes sinueuses. Ah ! les montagnes s'étaient donc réveillées de leur sommeil massif, bergers géants aux énormes épaules de granit luisant hors des haillons de verdure ! Ils avaient dormi plus de six mille ans, pêle-mêle, à touche-touche, dans un vaste écrasement de fatigue, à moitié submergés par leurs troupeaux immenses de coteaux velus, de grottes aboyantes et de collines plus effrayées que des brebis.

Les voilà soudain réveillés !... Les uns s'étirent péniblement, avec un écroulement de muscles et des roulements de biceps hérissés de broussailles ; d'autres bombent leur dos pour se frotter aux nuages touffus de piquants d'or, qui roulent comme des hérissons géants balayés par une avalanche. Mais ces bergers colosses sont trop pressés, et voilà que le plus grand d'entre eux, une montagne à la pesante caboche de basalte, s'encolère tout à coup. Il veut sortir de la cohue et s'avance à coups de coudes tonnants. Dans sa rage tumultueuse, il défonce les flancs des montagnes voisines, qui bougonnent lugubrement.

L'une d'elles offrit bravement son sommet jaune, qui s'écrasa comme une nêfle mûre, sans bruit. Puis dans le débraillement de sa végétation chiffonnée, elle céda par pans, en s'agenouillant dans un abîme improvisé.

Alors Gazourmah, montant toujours, fut surpris par le silence inexplicable qui l'enveloppait malgré la violence de la bataille tellurique grandissant à ses pieds.

En effet, à ce moment même, une autre montagne rejeta en arrière sa belle cime rose chevelue de forêts noires et ouvrit une bouche de volcan, d'où sortit en tourbillonnant une haleine de cendre embrasée.

– Ouah ! Ouah ! Ouah !... Je réveille donc la faim des montagnes !... Je cracherais volontiers dans cette bouche nauséabonde dont les dents sont larges de vingt coudées !... Mais, vrai, la sueur fumante de ces croupes de granit me pue au nez !... Je veux monter plus haut, pour oublier la face de la terre et ses rides profondes !...

Et Gazourmah s'arrêta enfin à pic sur une ville tourmentée d'or qui semblait dormir sur un plateau : le seul qui fût encore immobile parmi le tournoiement, la bousculade et le va-et-vient de cette épouvantable rixe de montagnes. Mais le sommeil de la ville ne dura pas longtemps. Un

Le futurisme

mouvement fébrile commençait déjà à agiter les tours étincelantes qui semblaient tricoter les mailles pourpres des nuages. Brusquement, la ville tout entière glissa comme une couronne d'or ciselé sur un tapis sombre, en dévalant vers la plage où les rochers dansaient. Pour mieux contempler le spectacle grandiose, Gazourmah descendit pesamment, comme un plomb, cent coudées plus bas. Des fracas sourds et des cris déchirants parvinrent à ses oreilles. Il voyait grandir sous ses pieds la ville, qui poussait vers la mer ses innombrables maisons, avec leurs terrasses hérissées de bras et d'armes, tels des éléphants de guerre, les croupes harnachées des mosquées et les minarets brandis comme des lances.

Les invisibles légions souterraines s'élançèrent aussitôt pour attaquer la ville en marche. Il y eut une longue pause sinistrement lavée par une averse de lumière blafarde, qui frappa de terreur le front de cette armée étrange. Puis Gazourmah comprit que les forces volcaniques donnaient l'assaut. On ne voyait que leurs manteaux de poussière, qui se fauflaient entre les rangs des maisons guerrières, les prenant à bras le corps ou par les pattes, et désarçonnant les cavaliers. Elles s'écroulèrent toutes, l'une après l'autre, ces maisons galopantes et belliqueuses, l'écume de la mer aux dents, naseaux et flancs ensanglantés, avec une large brèche dans le poitrail.

Alors Gazourmah s'éleva de nouveau pour contempler une chaîne de monts nouveau-nés, tout bleus sous leurs mille cimes roses, dromadaires caparaçonnés d'une immense caravane qui brandit tout à coup ses cimenterres ensanglantés, qui s'effondra dans un grand claquement de vapeurs rouges. Ce furent d'abord des drapeaux qui s'effilochèrent peu à peu en charpie, très loin sur l'agonie sursautant d'une montagne aux blessures triomphales. Énorme, celle-ci virevoltait, lançait le ventre en avant, la croupe en arrière, en suivant le rythme d'une danse souterraine, d'autant plus terrifiante qu'elle semblait évoluer en un silence absolu.

Enfin la montagne se figea, morte, le front penché, en balançant au bout d'un muscle de verdure son cœur de granit noir, arraché.

Alors Gazourmah s'envola à tire d'aile sur la fascinante mer blanche, huileuse et calme. Et comme il enjambait le promontoire du Sud, il vit se creuser au large un abîme, immensurable trou dans la graisse luisante des eaux.

L'atmosphère était attentive, et sauf ce grand abîme central, la surface de la mer était immobile. Gazourmah se retournant parfois pour admirer la poussée haineuse des montagnes lancées au galop, la flexion tremblante des vallées sous l'éventail convulsif des forêts déracinées, tandis que, très haut, les cimes s'accouplaient élastiquement en poussant de longs sifflements de lumière jaune.

La mer, au loin, haletait de la rage contenue sous les blocs de lave que le soleil fuyard lui lançait, dans les pauses angoissées de sa déroute, par-dessus les nuages qui croulaient sous la voix de Gazourmah, bélier sonore :

– Arrière, Soleil, roi découronné dont j'ai détruit le royaume!... Je ne crains pas les ténèbres infinies!... Je ne suis pas un homme rampant qui s'efforce de pousser durant la nuit sa tête chétive de tortue hors de l'immense carapace du firmament. Le firmament ? J'en suis le maître ! Mes grandes ailes peuvent donner cent battements à chacune de mes respirations. Mon souffle courbe les forêts, car mes poumons sont immenses et prédisposés aux atmosphères irrespirables qu'il me faudra traverser en plongeant dans le regard oblique et rouge de Mars ! Mais je dois conquérir auparavant la capitale de l'Empereur écarlate!...

Tout à coup, comme son vol changeait d'allure, une mélodie suave et étrange charma ses oreilles.

Il comprit aussitôt qu'elle se dégageait de ses ailes, plus vives et sonores que deux harpes, et, ivre d'enthousiasme, il s'amusa à moduler ces cadences harmonieuses, alanguissant tour à tour les vibrations et poussant toujours plus haut leurs retours exaltés.

C'est ainsi que le grand espoir du monde, le grand rêve de la musique totale, se réalisait enfin dans le vol de Gazourmah... L'essor de tous les chants de la Terre s'achevait dans ses grands battements d'ailes inspirées!... Sublime espoir de la Poésie ! Désir de fluidité ! Nobles conseils des fumées et des flammes!...

Et Gazourmah montait. La mélodie exaltante et suave de ses ailes orangées avait apprivoisé un vol de condors aux longs cous décharnés, qui le suivait en plein ciel, molle écharpe nouée et dénouée...

F.T. Marinetti

Communiqué de presse non signé, mais de F.T. Marinetti, *Le triomphe des futuristes à Trieste*, imprimé en italien sur un tract non daté, diffusé en janvier 1910. Il a été republié dans la revue *Il Futurismo*, 11 février 1910, Milan. Cette revue, éditée pour la « grande soirée de poésie futuriste » au Teatro Lirico de Milan, le 15 février 1910, était publiée en tant que « supplément » de la revue *Poesia* de Marinetti.

LE TRIOMPHE DES FUTURISTES À TRIESTE

La soirée de poésie futuriste si attendue qui eut lieu au Politeama Rossetti de Trieste, le soir du 12 janvier, marqua un véritable triomphe de la nouvelle école littéraire et politique fondée par le poète Marinetti et désor-

Le futurisme

mais connue dans le monde entier. La curiosité, aiguïée chez les Triestins par les innombrables polémiques et les sourdes hostilités, fit se remplir ce très vaste théâtre où s'entassèrent plus de trois milles personnes tandis qu'au moins mille autres chahutaient à l'extérieur, face aux cordons de la police autrichienne. Le public, très vite impatient, réclama avec vigueur l'entrée en scène des jeunes et déjà célèbres poètes futuristes. Une ovation très chaleureuse accueillit ainsi le poète Marinetti lorsqu'il se présenta sur la scène avec ses amis Aldo Palazzeschi, Armando Mazza, Paolo Buzzi et Enrico Cavacchioli. La foule était si dense et si excitée que Marinetti dut insister longuement pour obtenir le silence. Il commença en s'expliquant sur la signification du mouvement futuriste, en stigmatisant le gâchis financier, accompli au profit des morts illustres par les archéologues, les antiquaires, les éditeurs et les collectionneurs milliardaires, alors que tant de jeunes artistes languissent dans la misère. Immédiatement pris d'inspiration, Marinetti se lança dans une diatribe contre l'académisme et le pédantisme qui empestent l'Italie. Il y eut des interruptions, des protestations acharnées et des applaudissements frénétiques. Le public se divisa nettement en deux parties. Tous les jeunes applaudissaient, dominant victorieusement les huées.

Surgit alors Armando Mazza, le jeune poète palermitain, déjà très apprécié en Sicile et à Rome. Cet orateur exceptionnel, au corps athlétique et à la voix tonitruante, déclama avec fougue le célèbre Manifeste du Futurisme, qui avait déjà suscité tant de scandale lorsqu'il fut lancé dans le monde depuis les colonnes du *Figaro*. L'imprécation contre les musées provoqua un tumulte infernal et un pugilat violent dans la galerie. Néanmoins, la voix d'Armando Mazza surmonta ce formidable brouhaha et le manifeste put être entièrement écouté puis finalement acclamé par une interminable salve d'applaudissements. Le poète Palazzeschi se présenta ensuite au public et déclama, avec un art délicat et raffiné, ses poésies étranges et originales qui avaient déjà provoqué des articles enthousiastes de la part de Silvio Benco dans le *Piccolo* et de celle de Elda Gianelli dans l'*Indipendente*. Paolo Buzzi et Enrico Cavacchioli déclamèrent, eux aussi, leurs poèmes et furent très applaudis. Armando Mazza et Marinetti récitèrent alternativement les derniers vers inédits des poètes futuristes absents : G. P. Lucini, Federico De Maria, Libero Altomare et Corrado Govoni. Le public hostile était désormais isolé, la bataille du futurisme était dès lors gagnée. Ainsi l'*Ode alla velocità* [Ode à la vitesse], de Marinetti fit se lever tout le public avec six rappels aux poètes futuristes. Une foule de jeunes accompagna ensuite Marinetti et ses amis dans les rues de Trieste, sous une pluie d'ovations. Un